

# Héritage colonial et gestion nationale de la cité à partir de l'exemple des villes du Nord du Maroc\*

Nizar Tajditi  
Université de Tétouan

P 31-43

La cité du sud de la Méditerranée, sa situation générale pendant la colonisation et après les indépendances, est un sujet digne d'intérêt. Hier, elle était le foyer séculaire de grandes civilisations urbaines. Aujourd'hui, au lieu d'être un forum de dialogue entre des élites actives et des citoyens porteurs de projets, elle risque de devenir l'arène où différents choix sociétaux et idéaux politiques et religieux s'affrontent et s'excluent tragiquement.

Pourquoi cette cité, qui dispose d'atouts considérables comme une vieille population urbaine, un port exceptionnel, un climat sain, des richesses naturelles de l'arrière-pays, n'a pas cessé de se dégrader depuis au moins le XIX<sup>e</sup> siècle sur les plans urbain, culturel et économique? Quels sont les handicaps qui l'ont empêchée au XX<sup>e</sup> siècle de jouer un rôle similaire à sa voisine de la rive du nord? Faut-il voir dans l'inégalité du développement entre les villes de l'Occident européen et celles de l'Afrique du nord, comme pensent certains observateurs, «l'inaboutissement de la domination de la ville sur la campagne» chez ces dernières? Autrement dit, l'incapacité de la bourgeoisie locale, au sud du bassin, à transformer positivement le monde paysan et l'économie rurale? Ou bien faudrait-il chercher les causes de la décadence de la cité du sud dans d'autres facteurs extérieurs comme les grands changements qui ont entamé le commerce méditerranéen international après la découverte du monde nouveau et de la route de l'Inde? Ou encore dans le décalage technique que creusa la révolution industrielle entre cités riches du nord européen (Liverpool, Manchester, Amsterdam, Hambourg, etc.) et cités méditerranéennes?

Le thème de notre colloque, bien qu'il touche au présent proche, semble problématique. Il nous pose en fait une question à la fois politique et culturelle précise, celle du «degré de responsabilité» des états nationaux (gouverneurs, politiciens, sociétés civiles et religieuses et intellectuels), issus de l'indépendance, dans les carences et les crises actuelles (paupéri-

\* Communication au Colloque international 'Les états nationaux entre le Maghreb et le Machreq – Un héritage du colonialisme?', tenu au Centro de Estudos Africanos do Universidade do Porto / Universidade dos Tempos Livres, Vila Real de Santo António, 27-28 juin 2008.

1 Jacques/Jawhar Vignet-Zunz, 'Les instruments de la décentralisation (administrative et économique) dans le Rif à la charnière des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles', *Signes du présent* (La société civile au Maroc – Approches), Rabat, Smer, 1992, p. 71.

sation, «analphabétisme à grande échelle», «retard scientifique et technologique», développement des bidonvilles, mouvements sociaux et religieux violents, etc.).

Or, lorsqu'on parle d'états nationaux on ne peut pas ne pas évoquer l'héritage colonial qui a agi et agit encore de nos jours sur les élites politiques nationales et leur milieu urbain.

L'intérêt du thème de notre colloque est qu'il comporte, dans l'esprit même de ses organisateurs, une dimension historique sans laquelle toute discussion sur le présent immédiat s'avère dérisoire: «l'éclaircissement de *ce qui s'est passé pendant le processus* de formation et de consolidation des États arabes modernes». Il s'agit d'un *mouvement*<sup>2</sup> produit par des acteurs humains (nationalistes) dans un espace (Mahgreb/Machreq, ou aire arabe) et un temps (décolonisation) délimités, autrement dit d'une série complexe d'actions (coloniales) et de réactions (nationales) réalisées entre deux étapes historiques: étape coloniale et étape postcoloniale.

Le thème de notre colloque peut être donc traité à partir de plusieurs aspects relatifs au mode de formation et d'exercice des états nationaux, notamment celui que j'ai choisi dans l'intitulé, à savoir la gestion (nationale) de la cité ex-coloniale comme héritage urbain et culturel.

Je partirai volontiers, dans cet exposé qui ne prétend pas à l'exhaustivité, du cas représentatif des villes du Nord du Maroc pour être plus proche de mon exemple d'étude et de réflexion. Ce sont en général des villes petites et moyennes qui, pour des raisons liées justement à l'héritage politique colonial français, n'ont pas bénéficié pendant un demi-siècle d'Indépendance ni de l'intérêt du jeune état national ni de celui des géographes, d'économistes et urbanistes français et marocains francophones<sup>3</sup>. Et j'essaierai pour éclairer mon propos de mêler ma propre expérience vécue dans ces villes en tant que citoyen avec une analyse globale de leur évolution urbain, hier et aujourd'hui.

Depuis la haute antiquité, comme on le sait, le bassin méditerranéen a favorisé l'émergence de grandes cités sur ses rivages du sud. Les vestiges de Carthage à Tunis, d'Alexandrie en Égypte, de Leptis Magna en Libye, de Lixus (Larache), d'Arzila (Asilah), d'al-Qasr as-Saghir ou Tamuda (Tétouan) au Nord du Maroc, nous offrent l'exemple d'un passé urbain glorieux.

Pendant l'époque islamique, les médinas d'Azayla (Asilah), Tanger, Qasr Masmuda (al-Qasr el-Saghir), Qasr 'Abd al-Karim (Qasr al-Kabir), al-Basra ('Arbaoua), Sebta/Ceuta, Tétouan, Chefchaouen, al-Nakur, Badis, Melilla<sup>4</sup>, furent fondées quelques kilomètres loin des ruines des vieilles cités phéniciennes, romaines et berbères<sup>5</sup> sous deux ou trois modèles urbains semblables (*al-qasaba*, ou ville-garnison, *al-madina* ou ville fortifiée, *al-qasr* ou forteresse). Ces villes ont pris, comme le rapporte le géographe al-Idrisi au XII<sup>e</sup> siècle de notre ère, un rôle de première importance dans les activités agricole, maritime, commerciale et culturelle entre *al-'udwatayn*, les deux rives de la Méditerranée<sup>6</sup>.

2 Le leader nationaliste 'Allâl al-Fâssi n'a pas eu tort de désigner, dans son livre *Târikh harakât al-istiqlâl fi al-Maghrib al-'arabi* (Histoire des mouvements d'indépendance dans le Maghreb arabe, Tanger, s. d. [1957]), la lutte pour l'indépendance des états du Maghreb par le terme de *haraka*, mouvement, puisqu'il est question d'une action née et enracinée dans la situation coloniale.

3 Cf. Jean-François Troin, 'Retour vers les petites villes du Nord marocain', *Revue de Géographie du Maroc*, nouvelle série, numéro spécial, 1986.

4 Idrîsî, *La première géographie de l'Occident*, Paris, Flammarion, trad. du chevalier Jaubert, revue par Annliese Nef, 1999, p. 249-250.

5 Jérôme Carcopino, *Le Maroc antique*, Paris, Gallimard, 1944, p. 291.

6 Idrîsî, *La première géographie de l'Occident*, p. 247-253.

Au II<sup>e</sup> siècle, al-Nakur est une principauté, qui se trouve autour de la baie d'Al Hocima. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Tétouan est une ville prospère quasiment indépendante, sous les Naqsis, ses notables<sup>7</sup>. Et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, Tétouan avait des relations commerciales avec Cadix, Marseille, Livourne, Gêne, etc.<sup>8</sup> De même, jusqu'à 1912, date de l'entrée du double Protectorat en vigueur, Larache était le premier port d'importation et exportation au Maroc.

À l'avènement du Protectorat espagnol, certaines de ces villes ont connu un essor urbain de premier ordre, comme Larache ou Tétouan dont le nouveau centre-ville moderne aménagé par les Espagnols est devenu avec ses avenues, ses places publiques, son grand marché, sa gare routière, son aéroport, ses théâtres, ses hôpitaux, ses écoles, ses lycées, sa bibliothèque municipale, son école des beaux-arts unique au Maroc, ses musées, son stade, ses imprimeries, etc., la capitale néo-mauresque la plus florissante du Nord du Maroc.

Le Protectorat français a aussi laissé au Centre et au Sud du Maroc un héritage urbain important, constitué, entre autres, de villes nouvelles modernes, construites généralement juste à côté de anciennes cités historiques, les médinas (il y a toutefois une sensible différence entre les deux Protectorats espagnol et français, dans les villes nouvelles du Nord du Maroc – notamment à Tétouan où les espagnols se sentaient proches de l'élément andalousien – les citadins jouissaient plus de liberté politique et ce n'est pas un hasard si le mouvement nationaliste marocain y a pris naissance très tôt et n'y souffrit pas de persécutions comme au Sud).

Pourquoi donc nous n'avons pas cessé d'assister, dans ces villes, après l'Indépendance du Maroc, à une situation de décadence, de désordre et presque d'impuissance des pouvoirs publics à gérer les services urbains, comme le service sanitaire ou le ramassage des ordures? Pourquoi le niveau de nos écoles et lycées a baissé d'année en année, nos plus belles avenues sont envahies quotidiennement par des centaines de petits marchands ambulants et nos quartiers sont devenus impropres? Pourquoi nous y manquons de lycées et de facultés d'excellence, de jardins, de zones vertes et d'espaces publics? Pourquoi la culture souffre d'infrastructures (théâtre, salles de lecture ou d'exposition, subventions de l'état, etc.) et se limite chez nous la plupart du temps à des Festivals improvisés de musique folklorique et de cinéma régional?

Deux exemples suffisent à montrer la gestion presque chaotique de l'espace de la cité (nouvelles villes et médinas compris) par les autorités municipales et nationales depuis l'avènement de l'Indépendance:

1- Au début de 2008, la ville de Tanger a échoué, malgré de gros efforts d'infrastructure déployés par l'état marocain, à obtenir l'organisation de *L'Exposition Universelle* 2008. Raison avancée par le Jury International: absence des toilettes publiques!

2- Le centre-ville espagnol de Larache, qui est un des joyaux de l'architecture néo-mauresque dans le monde hispanique, se trouve dans un état de délabrement et presque d'abandon intolérables. Le théâtre de Larache, un monument historique, a été laissé à l'abandon puis vendu aux particuliers, détruit et rem-

7 Cf. Abdelaziz Assaoud, *Titwan fi al-qarn at-tâmin 'achar (al-sulta – al-mujtama' – al-dîn)* (Tétouan au XVIII<sup>e</sup> siècle: pouvoir – société – religion, Tétouan, Publications de l'Association Tittawin-Asmir, 2007, p. 194-197.

8 Cf., entre autres, Jean-Louis Miège, *Tétouan à travers les siècles*, Tétouan, 1995, p. 14-15.

placé par un malheureux immeuble de six à huit étages. Quant au célèbre site archéologique de Lixus (à l'entrée de Larache), dont le théâtre romain est une merveille, est tout simplement délaissé aux plantes sauvages et au petit bétail des pasteurs!

Parler aujourd'hui de la cité, des handicaps à sa croissance, c'est évoquer certes des problèmes urbains à l'échelle planétaire et qui s'aggravent de jour en jour avec la mondialisation: problème des infrastructures, problème d'assainissement, des moyens de communication, de l'expansion rapide de l'immobilier au détriment des zones vertes, de l'aménagement de nouveaux centres urbains, de l'intégration des banlieues pauvres et insalubres, de la protection du site naturel et des paysages environnants, de la rareté ou de l'absence des lieux de culture et de loisirs, etc.

Mais étudier ces problèmes, liés à l'exode rurale massive après l'Indépendance, nécessite une approche urbaine globale qui intègre la ville à la région, l'histoire de la cité à celle de la compagne proche et lointaine qui en constitue l'espace vital en termes de ressources naturelles, économiques, culturelles et autres.

Pour comprendre mieux la situation de crise actuelle dans nos villes, il faut partir, à mon avis, d'une rétrospective rapide, d'abord, des rapports de complémentarité qui existaient justement entre médinas et campagne depuis le moyen âge jusqu'à l'époque précoloniale, et ensuite, de la nouvelle politique de polarisation urbaine instaurée par le Protectorat à partir de 1913, suivie aveuglément par l'état national indépendant, et qui a abouti à mettre définitivement à l'écart la campagne du Nord et son économie rurale.

Au Nord du Maroc précolonial, il existait depuis la haute antiquité de multiples formes d'urbanité (*madīna*, *qasr*, *qarya*, *sūq*, etc.). Il s'agit non seulement de grandes villes fortifiées, mais aussi de petites villes, de bourgs, de petits ports naturels nichés tout au long du littoral rifain montagneux, comme al-Qasr al-Saghir, Oued Law, Targha, Jabha, Tarkist, Tiguisas, Aduz, Ajdir<sup>9</sup>. Dans l'extrême Nord-Ouest du Maroc, ou pays des *Jbala* (Rif occidental), l'urbanité est même l'un de ses traits les plus caractéristiques: géographes et ethnologues relèvent avec surprise la «couronne urbaine<sup>10</sup>» qui distingue la péninsule tangitane<sup>11</sup>.

L'importance de ces centres urbains s'accrut considérablement lorsqu'ils reçurent, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, les différentes vagues d'émigrés andalousiens, chassés de l'Espagne ou du Portugal après la *Reconquista* (vagues de 1483, 1493, 1502, 1570 et 1610). Car, étant en communication privilégiée avec les cités de l'Andalousie<sup>12</sup>, telles que Valence, Grenade, Evora, Silves, Malaga, Almeria, Algésiras, ils recueillirent d'importantes colonies de savants, lettrés, agriculteurs, artisans et commerçants musulmans et juifs qui, il faut bien le préciser, s'y étaient installés provisoirement dans l'attente de leur retour dans leur pays d'origine le moment opportun. Ainsi, al-Qasr al-Kabir qui n'était au départ qu'un bourg devient, grâce aux flux des réfugiés de Santarém, de Lisbonne, d'Evora, de Silves, d'Alcaccer del Sal, une cité à part entière.

9 Cf. Al-Hasan al-Wazzan (Léon l'Africain), *Wasf Ifriqiyya* (Description de l'Afrique), trad. arabe de Muhammad Hijji et Muhammad al-Akhdar, Rabat, 1980, t. I, p. 252-255.

10 Jean-François Troin, 'Montagnes et villes dans le Nord-Ouest du Maroc', *R.O.M.M.*, n° 42-41, 1986.

11 J. Vignet-Zunz, article *Djبالا*, dans *Encyclopédie Berbère*, vol. XVI, Aix-en-Provence, Edisud, 1995, p. 2402.

12 Idrīsi, *La première géographie de l'Occident*, p. 249.

Ni tout à fait citadins ni tout à fait paysans, les habitants de ces espaces limitrophes entre la mer et la campagne, la citadinité et la ruralité, avaient un rapport durable à l'urbain dont *al-hammam* (bain public), le collège coranique et la zaouïa sont parmi les signes les plus manifestes. Il y en a d'autres: certains de leurs noms de famille désignent des métiers qui sont propres à la ville: al-Adel (notaire), al-Harrar (vendeur de soie), al-Haddad (forgeron), al-Yemlahi (maroquinier), etc. D'ailleurs, ils exerçaient des activités diverses: activité agraire (céréales, légumes, fruits, etc.), maritime (pêche, transport, etc.), commerciale (exportation de gros et petits bétails, de céréales, de fruits et de produits locaux; importation d'ustensiles, d'outils et matériaux de pêche, de fusils, etc.) et culturelle (accueil de *tulbas*, ou étudiants religieux dans les zaouïas, écoles et collèges coraniques). À ce titre, ils effectuaient des mouvements d'aller et de retour – aussi bien par terre que par mer (il y a parmi eux beaucoup de grands marins) – non seulement entre les grandes villes du Maroc et la campagne environnante mais aussi entre les deux rives de la Méditerranée (*al-'udwatayn*), comme le montre l'activité de la course qu'ils pratiquaient intensément.



Carte des principaux centres urbains historiques au Nord du Maroc

Même si nous ne connaissons pas très bien l'histoire de ces foyers d'urbanité et de culture<sup>13</sup>, nous savons du moins qu'ils avaient joué, sur les deux plans commercial et culturel, un rôle de *relais* de première importance entre l'arrière-pays de la campagne et les villes: c'est dans les marchés hebdomadaires de ces centres urbains que la campagne vendait ses céréales, son bétail, ses légumes, fruits et les différents produits de son artisanat local (poterie, tissus, paniers et tapis d'alfa, etc.) et s'approvisionnait en retour d'articles importés soit de la ville soit de l'extérieur. Le marquis René de Segonzac, un voyageur français en mission de renseignements au Rif central, en était témoin au début du XX<sup>e</sup> siècle. Étonné par l'importance et la vivacité de ces points de rassemblement et d'échange, il décrit ainsi le marché de Djenada: «La grande fête musulmane du Mouton [i.e. du Sacrifice] tombe demain. Aujourd'hui, vendredi, on jeûne, on se prépare. Le marché de Djenada bat son plein et regorge de monde. C'est un souk rifain identique aux souks arabes. On y voit les mêmes alignements de petites tentes misérables, invraisemblablement rapiécées, où des marchands indifférents attendent une clientèle problématique. Ils vendent du sucre, du beurre rance, de la graisse, du lait frais ou aigre dans des pots de grès bouchés avec une poignée d'herbe, du miel dans des peaux de bouc. Des charbonniers, accroupis auprès de leurs couffins recouverts de feuillage, regardent les passants d'un air de résignation extatique. D'un côté sont les troupeaux: moutons bêlants, agneaux et chevreaux [...] ; de l'autre côté les ânes, les mules, les chevaux, tous misérables, tous blessés, immobiles, plongés dans une prostration désolée. Des petits étalages en plein vent exposent sur un pan de haïk des bougies, des allumettes, du tabac à priser, des paquets de tabac espagnol, du kif et des minuscules pipes à kif aux fourneaux de terre, aux tuyaux artistement gravés, peints et ornés de breloques de toutes sortes. Des cordiers tressent l'alfa ; un belradji [i. e. savetier] rapièce les savates invraisemblablement élimées des piétons. Mais ce qui donne à ce marché sa physionomie particulière c'est la forêt mouvante des canons de fusils qui domine cette foule. Tous les hommes sont armés de l'ancien Remington de l'armée espagnole, mousqueton, carabine ou fusil. Aujourd'hui tous ces gens sont calmes, rieurs. Ils vont, viennent, se bousculent, crient de cette voix rude que leur donnent leur langue rauque et l'habitude de parler de loin»<sup>14</sup>. L'auteur remarque également les échanges commerciaux intenses entre le village de Djenada et le port espagnol de Melilla: «La Qaçba et le village de Djenada sont bâtis sur la rive droite de l'oued qui aboutit à Melilia [...] J'ai suivi ce chemin, ce matin, pour aller à Melilia. Le marché était bruyant comme une ruche, le port animé comme une fourmilière. Les Rifains affluaient vers la ville. Un navire espagnol était sur rade et les clameurs de bateleurs s'entendaient de la douane»<sup>15</sup>.

La décadence de ces centres urbains, auquel fait allusion le témoignage tardif de Segonzac, ne date pas cependant d'hier. Déjà au XIV<sup>e</sup> siècle, Sebta/Ceuta est en déclin. Sa chute dans les mains des Portugais (1415), qui entraîne celle des autres places fortes de la côte maghrébine dont Badis, Oran (1509) et Bougie, porte un coup dur à l'économie de toute

13 Halima Ferhat note ici à juste titre, dans son étude 'Remarques sur l'histoire des villes et la fragilité du tissu urbain avant le XV<sup>e</sup> siècle' (*Sciences sociales et phénomènes urbains dans le monde arabe*, sous la direction de Mohamed Naciri et André Raymond, Casablanca, Fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud pour les Études Islamiques et les Sciences Humaines, 1997), que «l'exemple de Belyounash peut servir à illustrer nos propos ; à 9 kilomètres de Sabta ce village antique, qui est peut-être l'ancienne Excilissa, est fortifié ; on y trouve bien plus de mosquées, de hammams et de fours que dans beaucoup d'autres cités ; il a un mouillage indépendant, relativement actif ; les restes de grands palais sont encore visibles sur le site. Mais Belyounash a toujours dépendu de Sabta et a toujours été considéré comme un simple quartier de la ville. Lieu souvent évoqué par les chroniqueurs et les poètes, Belyounash n'est jamais qualifié de 'madīna' mais toujours de 'qarya' » (p. 98)

14 *Voyages au Maroc (1899-1901)*, Paris, Librairie Armand Colin, 1903, p. 46-47.

15 *Ibid.*, p. 46.

la région du littoral car elle possédait l'un des plus grands ports de tout l'Occident musulman et était un foyer urbain et culturel très actif. La crise de la ville Sijilmassa au Sud du Maroc, qui reliait le commerce de l'Afrique subsaharienne à celui de la Méditerranée, l'asphyxia<sup>16</sup>.

Cette régression urbaine est, paraît-il, un phénomène assez récurrent dans l'histoire du Maroc<sup>17</sup>. Elle est due, en tous les cas, au XIX<sup>e</sup> siècle, à plusieurs facteurs, à la fois internes et externes: on peut citer, entre autres, le blocus maritime qu'exerçait l'Espagne et les puissances européennes à tour de rôle sur la côte méditerranéenne du Maroc depuis le XV<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup> (l'Espagne avait repris Sebta/Ceuta des Portugais dès 1509, occupa Melilla en 1497, Badis en 1564), l'insécurité des pistes affaiblissait le commerce marocain intérieur, le haut taux d'intérêt pratiqué par les usuriers juifs marocains, l'agonie des grandes villes commerciales du Nord comme Tétouan, Chefchaouen ou Larache après la guerre espagnole contre Tétouan en 1859-60, la misère qui frappait régulièrement la campagne du Rif central et oriental à cause de la sécheresse cyclique. Lors de sa mission d'investigation chez les Beni Gahi au pied du Mont Arrui au Rif oriental en mai 1913, le naturaliste espagnol Ángel Cabrera Latorre (1879-1960) observa que le souk du dimanche n'était pas «aussi animé que d'habitude à cause, dit-il, d'une année de sécheresse, en conséquence de quoi, et pour éviter la famine, une grande partie de la population indigène masculine était partie en Algérie à la recherche d'un travail»<sup>19</sup>.

Pendant la colonisation espagnole (1912-1956), les vieilles cités de Tanger, Tétouan, Larache, Asilah, Nadûr, Chefchaouen et al-Qasr al-Kabir avaient-elles vraiment profité de la modernisation urbaine, en chantier dès 1913? La réponse partielle que nous proposons à cette question expliquerait en partie, d'une part, le divorce constaté dès cette époque entre les villes et la campagne, et, d'autre part, les échecs incontestés de la gestion nationale de la cité (ville nouvelle et médina), après la phase difficile de la décolonisation.

Le Protectorat espagnol fonda en fait au Nord du Maroc, comme le Protectorat français au Sud, des «villes nouvelles» absolument fonctionnelles et rayonnantes: avec des avenues larges, des grandes places au centre-ville, des quartiers résidentiels chics, des bâtiments administratifs et civils qui sont encore aujourd'hui une référence nationale et internationale (de deux à trois étages au début, puis de trois à quatre étages), des infrastructures, des équipements et des services modernes, des lieux de culture et de loisirs multiples et complémentaires (musées, théâtres, cinémas, jardins), etc. Le plan architectural ambitieux de ces villes s'inspirait des plans d'agrandissement durable des principales villes espagnoles tracés au XIX<sup>e</sup> siècle (Loi d'aménagement de 1864, le Plan Castro de Madrid de 1860, le Plan Cerdá de Barcelone de 1859<sup>20</sup>). C'est le grand architecte Carlos Ovilo Castelo (1883-1952), par exemple, qui avait défini le plan orthogonal remarquable de la ville nouvelle de Tétouan<sup>21</sup>.

16 H. Ferhat, 'Remarques sur l'histoire des villes.', *op. cit.*, p. 101.

17 H. Ferhat parle, à cet égard, d'une «histoire à éclipses», *Ibid.*, p. 100.

18 Cf. Germain Ayache, 'Société rifaine et pouvoir central marocain (1850-1920)', dans *Études d'Histoire marocaine*, Rabat, Smer, 2<sup>ème</sup> éd.: 1983, p. 216.

19 *Magreb-el-Aksa. Recuerdo de cuatro viajes por Yebala et por el Rif*, Madrid, 1<sup>re</sup> éd.: 1924, 2<sup>ème</sup> éd.: Ibersaf, col. 'Viajes de papel', dirigée par Manuela Marín et Helena de Felipe, Prólogo de Miguel Hernando de Larramendi, 2004, p. 123

20 Voir Julio Malo de Molina et Fernando Domínguez, *Tetuan. El Ensanche. Guía de arquitectura 1913-1956* (Tétouan. Le nouveau plan d'aménagement. Guide d'architecture : 1913-1956), Sevilla, Consejería de Obras Públicas y Transportes, 1995, p. 32.

21 *Ibid.*, p. 33.

Ces villes nouvelles furent aménagées à côtés des médinas, ou «villes indigènes», et ne furent séparées géographiquement d'elles que par les murailles de celles-ci. Certes, par les portes principales des médinas qui s'ouvraient sur les grandes artères des villes nouvelles les deux communautés européenne et judéo-musulmane pouvaient communiquer aisément. Mais, dans la situation de ségrégation coloniale<sup>22</sup>, mise à part la minorité juive intégrée au tissu social colonial, la population musulmane des médinas fut soigneusement enfermée dans la «pureté» de son passé immobile<sup>23</sup>. Mêmes si en principe elles n'étaient pas interdites aux indigènes, ces villes nouvelles de style européen n'accueillaient en réalité que la population des colons espagnols et européens (administrateurs, ouvriers, agriculteurs, pêcheurs, commerçants, etc.) qui augmenta rapidement à Tétouan entre 1931 et 1937<sup>24</sup>.

Dans le même contexte, le Protectorat espagnol créa aussi de toute pièce la nouvelle ville d'Al Hoceima, ou Villa Alhucemas, en 1926, au cœur oublié du Rif central, ou implanta des bourgades à la place de vieux petits centres urbains ou ports sur le littoral méditerranéen tels que Martín, Medik ou Rincón, Fnidak ou Castillejo, etc.

Cet effort architectural colonial change incontestablement le visage urbain du vieux Maroc impérial. Nous passons des villes stagnantes depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle à des villes modernes en plein dynamisme urbain, culturel et économique. Dans certains secteurs de la vie sociale et économique, comme celui des transports publics, c'est une révolution: grâce surtout au nouveau réseau routier, les paysans accèdent plus facilement aux marchés des villes. La ville nouvelle aurait donc pu être une chance formidable pour le décollage des villes anciennes et de la campagne rifaines. Car autant par la modernité flamboyante de son bâti que par l'efficacité de ses services publiques, elle s'était imposée à la population locale comme un nouveau modèle urbain plus attrayant. Or, dans l'esprit du Protectorat, elle n'avait pas tout à fait cette visée intégrative. Au contraire, elle s'inscrivait dans une vision coloniale de régénération du pays fondée sur le principe du 'dualisme urbain': 'villes nouvelles' / 'villes traditionnelles' (médinas)<sup>25</sup>.

La ville nouvelle fonctionnait comme une entité urbaine de dynamisme social, culturel et économique exclusive: c'était la ville des espagnols construite pour les espagnols; à ce titre, elle ne subvenait *de facto* qu'aux besoins, exigences et intérêts des colons espagnols (et européens) installés au Nord du Maroc. Elle enclava par conséquent la ville ancienne, lui enleva la plupart de ses prérogatives et fonctions symboliques (centre de citoyenneté et de culture, point d'échange et de régulation des flux migratoires de la campagne environnante, etc.). La médina finit donc par perdre son rôle séculaire de modèle urbain islamique intégrateur. Au lieu de prendre un nouvel essor au contact de l'énergie débordante de sa 'voisine coloniale', la médina arabe devenait simplement un repoussoir ethnique, un lieu de refuge pour les indigènes: vieux citoyens policés et ruraux fraîchement débarqués en ville en situation de précarité. Elle se transforma même en un spectaculaire musée exotique strictement délimité dont les voyageurs et touristes européens célèbrè-

22 J.-F. Troin, 'Vision et utilisation des souks au Maroc: Histoire d'un décalage', dans *Connaissances du Maghreb. Sciences sociales et colonisation*, Paris, Éditions du CNRS, 1984, p. 360.

23 Comisión Histórica de las Campañas de Marruecos, *Geografía de Marruecos. Protectorados y posesiones de España en África* (Géographie du Maroc. Protégés et possessions de l'Espagne en Afrique), Madrid, 1936, t. II, p. 150-154.

24 *Ibid.*, p. 150.

25 Cf. André Bourkey, 'Réflexions sur les nouvelles villes dans le monde arabe', *Sciences sociales et phénomènes urbains dans le monde arabe*, op. cit., p. 250.

rent sous l'instigation des services de la propagande et du tourisme du Protectorat les couleurs locales pittoresques.

La nouvelle politique urbaine réduisait aussi les échanges commerciaux de la médina avec les bourgades, les chefs-lieux et les souks de la campagne de Jbala et du Rif. Car, en privilégiant certains axes routiers et maritimes, ceux du littoral qui relie principalement les nouvelles villes aux présides de Sebta/Ceuta et de Melilla et à la métropole ibérique, l'administration coloniale civile et militaire espagnole marginalisa l'économie et le développement de l'arrière-pays de la campagne. Les nombreux souks tribaux, points de rencontres et d'échanges mal vus, quadrillés et contrôlés par les agents civils et militaires du Protectorat<sup>26</sup>, sont le plus souvent écartés des nouveaux circuits commerciaux, envahis de produits manufacturiers de la métropole qui perturbèrent gravement et l'artisanat citadin et le petit commerce paysan<sup>27</sup>.

Pendant la guerre du Rif (1921-1925), certains des bourgs, souks et villages furent même les cibles privilégiés de bombardements de la part de l'armée espagnole et française. Ce qui a disséminé un bon nombre d'entre eux et poussé au déplacement massif de la population rurale soit vers l'intérieur soit vers les villes traditionnelles.

Il en résulte une nouvelle polarisation de l'espace urbain et rural occupé : création de nouveaux centres urbains et disparition ou appauvrissement d'anciens centres urbains ou marchés traditionnels. La géographie urbaine et rurale coloniale justifiait cette nouvelle territorialisation, qui n'était bénéfique qu'aux fermes et aux groupes de colons, par les besoins de la sécurité ou de la concentration des pôles économiques : ports, périmètres agricoles, coopératives, etc.

Reste que cette nouvelle politique d'aménagement du territoire a troublé le tissu artisanal urbain et déstructuré les réseaux commerciaux vitaux qui existaient entre la médina et la campagne. Le divorce entre médinas et campagne, qui date de cette époque, se prolongera après la décolonisation<sup>28</sup>.

Après l'Indépendance (1956), on peut dire que plusieurs facteurs ont décidé de l'évolution urbaine quasi anarchique dans les moyennes et petites villes au Nord du Maroc :

- 1 – Le Protectorat français avait réussi à détourner les activités économiques du pays, centrées autour du vieux axe commercial impérial Sud-Nord (Marrakech-Fès-Meknès), vers le nouvel axe colonial de l'Ouest atlantique (Kénitra-Casablanca : deux petites bourgades propulsées par le Protectorat français au rang des grandes 'villes naissantes'<sup>29</sup>), ou ce que le Général Lyautey a appelé le 'Maroc utile'. Du coup, les villes portuaires historiques du Nord comme Tanger, Asilah, Larache, Tétouan qui dépendaient de l'ancien axe, se trouvaient, au moment de l'Indépendance, dans une situation de stagnation mortelle (Asilah, par exemple, perdit pour toujours ses

26 Comisión Histórica de las Campañas de Marruecos, *Geografía de Marruecos, op. cit.*, p. 501.

27 Sur pour la politique urbaine ségrégationniste du Protectorat français au sud du Maroc, voir l'ouvrage de Janet Abu-Lughod, *Rabat: Urban Apartheid in Morocco*, Princeton, 1980.

28 Voir Albert Ayache, *Le Maroc, bilan d'une colonisation*, Paris, Préf. de Jean Dresch, 1956.

29 Cf., sur la naissance césarienne de la ville coloniale de Casablanca, le témoignage précieux du voyageur et écrivain André Chevillon, *Marrakech dans les palmes*, Paris, Calmann-Lévy, 14<sup>ème</sup> éd.: 1922 (1<sup>re</sup> éd. 1919), Première partie (Avril-mai 1913): 'La route: Casablanca naissante', p. 3-17 ; Deuxième partie (Novembre 1917), p. 188: «Plus étonnante, peut-être, la croissance d'une Kénitra qui n'avait pas cinq mille habitants, il y a deux ans, qui en compte aujourd'hui huit mille. Le port, les quais s'achèvent, les constructions surgissent, non plus au hasard, comme d'abord à Casablanca, mais suivant des plans médités et précis, ordonnées en quartiers de résidence, d'affaires, d'administration [...] la cité française.. surplantera El Arach [Larache] comme port de Fez»

usines de pêche et d'alfa; al-Qasr al-Kabir se ruralisa après le départ des colons). Les politiques touristiques clientélistes mises en œuvre à Tanger, à Tétouan et à al-Hociema, dans les années soixante et soixante-dix, ne se préoccupèrent pas du développement intégral de l'environnement rural de celles-ci: les meilleurs sites et paysages littoraux entre Tétouan et Sebta/Ceuta furent bradés soit aux bourgeois de Casablanca et Rabat soit aux sociétés hôtelières étrangères. Leur échec lamentable se répercuta lourdement sur l'évolution des villes moyennes et petites du Nord qui ont vu leur espace urbain, envahi par les ruraux sans ressources puis par les spéculateurs immobiliers, se dégrader. Les petites villes ou bourgs du littoral de al-Qasr as-Saghir, Martil, Fnidek, Medik se sont ainsi transformées à partir des années soixante-dix en des villes tentaculaires sans plan d'aménagement et des plaques tournantes de la contrebande, de la drogue et de l'émigration clandestine.

2 – L'indépendance profita à l'élite politique et financière francophone qui avait pris les règnes du pouvoir administratif à Rabat et économique à Casablanca<sup>30</sup>, dans l'ancienne zone d'influence française. Et cette élite adopta une attitude très dédaigneuse à l'égard de l'héritage colonial urbain espagnol au Nord du Maroc. Elle se montra également complètement indifférente, non seulement à l'histoire et à la culture spécifiques de cette région, mais également à sa position géostratégique sur un littoral méditerranéen long de 350 kilomètres. De sorte qu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au moment où des intellectuels, des économistes et des universitaires marocains francophones découvrirent avec stupéfaction la 'troisième dimension' du Maroc, un géographe marocain a franchement reconnu que «la Méditerranée est tellement peu présente, voire entièrement gommée dans l'imaginaire de la plupart des marocains, qu'on est tenté de se demander si le Maroc est bien un pays méditerranéen<sup>31</sup>». En fait, ce qu'on avait longtemps rabié de la carte culturelle et géopolitique du Maroc indépendant c'était le 'Rif turbulent', le 'Rif nationaliste de première heure', le 'Rif hispanophone' et ce qu'on avait redécouvert c'était une sorte de côte d'azur marocaine bon marché, une zone limitrophe de l'Espagne nouvellement enrichie après son entrée dans l'Union européenne, bref une dimension propice aux affaires juteuses.

3 – Le soulèvement du Rif contre le jacobinisme du nouveau pouvoir nationaliste en 1959 a servi pendant 50 ans – c'est-à-dire durant tout le règne du roi Hassan II<sup>32</sup> – de prétexte à une politique sécuritaire qui n'a eu que de mauvais effets sur le court et le long terme: paupérisation, déforestation, émigration, émeutes. Le découpage des villes du Nord en trois régions, qui les rattache à trois grandes villes de l'Est (Oujda), de l'Intérieur (Fès) et de l'Ouest (Rabat), les a isolées et les a affaiblies davantage sur le plan urbain, touristique et économique: c'est dans ce contexte très particulier que tout le Nord du Maroc, villes et campagne, fut livré, avec presque l'accord tacite de l'état impuissant, à l'«économie de survie»

30 Cf. Pierre Vermeren, *École, élite et pouvoir au Maroc et en Tunisie au XX<sup>e</sup> siècle*, Rabat, Alizés, 2002, p. 268-271.

31 Mohamed Naciri, 'Le Maroc méditerranéen, l'envers du décor', dans *Le Maroc méditerranéen. La troisième dimension*, Casablanca, Éditions Le Fenec, 1992, p. 13. On notera tout de même l'ordre curieux dans lequel est classée la dimension méditerranéenne du Maroc, en troisième place après le Sahara occidental décolonisé en 1976 seulement!

32 Cf., à ce propos, le témoignage, bien que tardif, de Hassan II, *La mémoire d'un roi. Entretiens avec Eric Laurent*, Paris, Plon, 1993, p. 54: «Il y avait dans certaines régions, en plus des dissidences intellectuelles, des troubles politiques. Prenez le cas du Rif, par exemple, qui avait été sous protectorat espagnol. Les habitants ont eu le sentiment d'être traités comme les enfants pauvres du royaume et ils n'ont pas toléré la mainmise de l'Istiqlal qui n'a pas agi avec le doigté nécessaire. Alors, un certain Salam El Haj a joué sur le sentiment tribal, et ce mot dans ma bouche n'est pas péjoratif, au contraire.»

(contrebande, culture du chanvre indien)<sup>33</sup>. Privées des grands moyens de développement et de modernisation dont l'état a fait bénéficier largement les villes de l'Intérieur et de l'Ouest atlantique, la campagne rifaine pauvre s'est massivement vidée dans les villes du littoral. Les activités de la contrebande, qui se sont rapidement développées en petits et grands réseaux entre Sebta/Ceuta et Tétouan à l'ouest du littoral et entre Mililla et Nador à l'est pour subvenir aux besoins des ruraux émigrés en ville, ont créé autour de la ville nouvelle de Tétouan et de Nador une ceinture de bidonvilles en dur et de marchés informels inconnus au Nord jusqu'aux années soixante-dix.

Réunis, ces trois facteurs colonial, national et régional se sont traduits sur le plan de la gestion de la cité du Nord par une série de conséquences urbaines inévitables dont l'état n'arrive pas encore à les surmonter :

a) Si au début de l'Indépendance les villes nouvelles du Nord ont plus ou moins su gérer les infrastructures et les équipements urbains laissés par le Protectorat espagnol (écoles, cinémas, théâtres, hôpitaux, musées, bâtiments et jardins publics, hôtels, marchés, ports, etc.) tant que leur vieille population citadine était contrôlable, elles se sont heurtées à partir des années soixante-dix, d'une part, à l'énorme poussée démographique liée en grande partie à l'exode rural et, d'autre part, à l'absence totale des plans d'aménagement urbains qui fixent l'orientation de l'expansion urbaine.

b) Après le départ massif des colons, les municipalités ont souffert, dans ces villes, à la fois du manque cruel des cadres fiables (jusqu'à aujourd'hui, par exemple, ces municipalités n'ont ni d'ingénieurs urbanistes, ni d'ingénieurs paysagistes), des faibles moyens financiers octroyés par l'état, et du dirigisme étatique à vocation sécuritaire des agents d'autorité (préfets, caïds, etc.)<sup>34</sup> qui empêcha la décentralisation des régions en fonction de leurs propres ressources, potentialités et besoins. Le modèle administratif centralisateur napoléonien suivi aveuglément par Rabat fut, à cet égard, un choix malheureux. Un autre modèle qui donne plus d'autonomie aux régions selon leurs spécificités historiques, leurs identités culturelles et leurs ressources économiques aurait été sans aucun doute mieux inspiré en permettant à la région du Nord de décoller librement. C'est ce qui a fait que la cité du Nord, dont les citoyens ont presque perdu la notion de la ville moderne, celle du centre-ville organisateur et rayonnant<sup>35</sup>, celle de la valeur du patrimoine urbain historique, cette cité a évolué pêle-mêle dans tous les sens : la médina ou la *qasba*, qui regorge de population rurale déracinée, se dégrade de jour en jour (sauf dans des petites villes dont l'« économie d'occasion »

33 Cf. Fouad Zaïm, 'Les enclaves espagnoles et l'économie du Maroc méditerranéen. Effets et étendue d'une domination commerciale', *Le Maroc méditerranéen, op. cit.*, p. 80: «... le Maroc méditerranéen serait-il condamné par on ne sait quelle fatalité à demeurer éternellement, fatidiquement, un fragment du territoire national sans présent et sans devenir, synonyme dans l'imagination collectif de contrebande, mais également de drogue et d'émigration.»

34 Driss Basri, l'ancien puissant ministre de l'intérieur de Hassan II, avait longuement expliqué les 'vertus' de la politique sécuritaire de l'état marocain dans sa thèse: *L'agent d'autorité*, Rabat, Publications de l'Université Mohammed V, coll. de la Faculté des sciences juridiques, économiques et sociales, préface de Michel Rousset, 1975, 180 p.

35 Des expériences menées partout dans le monde ont montré l'importance du centre-ville dans le rayonnement de la ville, voir, entre autres, Lloyd Rodwin, *Nations et cités. Comparaison entre les stratégies appliquées dans divers pays pour maîtriser la croissance urbaine*, Paris, Denoël, traduction de l'américain par Paul Alexandre, préface de Jérôme Monod, 1970, chapitre 7: 'Comment sauver le centre des villes: l'expérience des Etats-Unis', p. 258-315.

est stagnante comme Chefchouen ou Asilah qui vivent du tourisme saisonnier); la ville nouvelle a perdu son image moderne attrayante et s'est vue déclassée au profit des quartiers résidentiels plus ou moins éloignés et fermés à la circulation des citoyens (zones urbaines réservés aux riches commerçants ou complexes touristiques fermés aux citoyens); les banlieues ou les environnements de la ville ont juxtaposé des quartiers spontanés et sous-équipés<sup>36</sup>. De sorte que, partout au Nord du Maroc, «l'hétérogénéité, comme l'a, à juste titre, souligné un géographe à propos de Tétouan au milieu des années quatre-vingt, est le principal caractère du paysage urbain de la ville»<sup>37</sup>.

c) Sans modèle urbain intégrateur<sup>38</sup>, sans infrastructures appropriées (réseau d'assainissement non adapté au développement urbain, réseau non satisfaisant de transports publics, etc.), touristiques (faiblesse du réseau hôtelier, manque de guides agréés de parcours montagneux et littoraux, etc.) et socioculturelles adéquates (rareté des lieux de culture, budget insignifiant accordé aux manifestations culturelles et artistiques, etc.), la ville du Nord n'a plus vraiment ce visage spécifique et reconnaissable à l'échelle nationale et internationale.

Il va de soi que ce *mal urbain* n'est pas propre à la cité du Nord du Maroc, ni inhérent uniquement aux villes marocaines ou maghrébines<sup>39</sup>: toutes les villes du monde, anciennes et modernes, attirent la masse des pauvres émigrants qui désorientent les politiques urbaines les plus ambitieuses<sup>40</sup>. Mais il n'en demeure pas moins vrai que c'est un fléau qui cause plus de dégâts aux pays émergents comme ceux du Maghreb.

Pour arrêter l'apoplexie du centre, la ruée des déshérités vers les grandes et moyennes villes et l'anémie des extrémités, il faut une stratégie urbaine nationale et régionale globale. Cette stratégie ambitieuse, qui ne peut être que celle du long terme, est appelée au Nord du Maroc avant tout à

- (i) promouvoir le développement de l'arrière-pays rifain,
- (ii) mettre en valeur les petites villes qui ont longtemps joué le rôle des villes intermédiaires entre la campagne et les grands centres urbains de la région,
- (iii) donner plus d'autonomie administrative à la région pour qu'elle puisse tirer profit de sa position méditerranéenne géostratégique,
- (iv) appliquer un modèle de croissance urbaine dans les villes moyennes qui soit à la fois intégrateur et respectueux de la spécificité de la région.

Pour finir cet exposé avec une note d'optimisme, ajoutons que certaines villes moyennes du Nord du Maroc comme Tanger et Tétouan ou petites comme Martil ou Fnidek, ont connu, ces dernières années, des tentatives louables d'aménagement et de remise à niveau (restauration du patrimoine historique de la médina et de la ville nouvelle, intégration de quartiers pauvres, création de zones vertes, modernisation du réseau d'assainis-

36 Sur le problème de la croissance incontrôlée des villes au Maroc, voir Hassan Awad, 'Morocco's expanding towns', *The Geographical Journal*, London, vol. 130, March 1964, p. 49-64.

37 Mohamed Abdellaoui, *La médina de Tétouan et son évolution récente. Étude de géographie urbaine*, Université de Tours, Thèse de 3<sup>ème</sup> cycle sous la direction de J.-F. Troin, 1986, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, p. 31.

38 Cf. J.-F. Troin, 'Les villes du Monde arabe: à la recherche d'un modèle', *Bulletin de la Société de Géographie de Liège*, n° 26, 1990, p. 53-62.

39 Voir Amor, 'Les villes intermédiaires en Tunisie. Place et dynamisme', *Cahiers de la Méditerranée*, 1995, p. 81-103.

40 Cf. L. Rodwin, *Nations et cités. op. cit.*, chapitre I: 'Les options possibles pour la croissance des cités', p. 19-32.

sement et du réseau routier, création d'espaces publics, etc.). Ce n'est certes qu'un début. Mais c'est déjà la preuve que l'état marocain, consciente aujourd'hui plus que jamais de la gravité du problème urbain (analphabétisme, misère, terrorisme, etc.), peut agir efficacement dans cette région sensible de l'espace euroméditerranéen. S'il parvient à garder cette nouvelle volonté, il peut, non seulement corriger les erreurs du passé, mais aussi gagner les défis urbains de l'avenir.

